## Mélanges et recueils divers

Michel Lejeune, Mediterranei orbis gentium linguae et scripturae. *Recueil des écrits*, sous la direction de Dominique Briquel, Laurent Dubois, Pierre-Yves Lambert, Paolo Poccetti, Stéphane Verger (Richerche sulle lingue di frammentaria attestazione, 10) : Pise-Rome, Fabrizio Serra editore, 2018, 4 volumes parus, 2862 pages.

On le sait, la curiosité de Michel Lejeune (1907-2000), plutôt helléniste à ses débuts universitaires, se porta sur toutes les langues antiques du bassin méditerranéen. Elle fut durable et extraordinairement féconde, de l'élucidation de tel problème d'épigraphie hispanique à la collection méthodique des documents vénètes ou gaulois, d'une réflexion sur les alphabets étrusques à l'origine de celui des Phrygiens du v^e^ s. av. J.-C. Mais il fut bien plus encore : professeur de méthode autant que de philologie, enthousiaste soutien de Chadwick et Ventris, les « inventeurs » du mycénien, éveilleur de vocations, ce chercheur au sens le plus élevé du terme dissémina dans des revues majoritairement françaises ou italiennes et, au gré des occasions, dans les actes de colloques et congrès nationaux et internationaux, une œuvre immense que rassemblaient parfois monographies thématiques, comme en 1971 *Lepontica*, ou collections d'articles (les quatre séries de *Mémoires de philologie mycénienne*, en 1958, 1971, 1973, 1997). La monumentale édition en cours de publication chez l'éditeur Fabrizio Serra (notre recension, tardive, attendait la publication des volumes 5 à 8, non encore effective au jour où nous écrivons), outre qu'elle rend accessible désormais tous ces textes – ou presque : nous détaillerons plus bas – permet de porter un regard rétrospectif sur cet immense héritage.

Nous devons ce tribut de reconnaissance de la communauté scientifique – car c'est ainsi d'abord que les lecteurs percevront l'initiative des éditeurs – à ses élèves Dominique Briquel, Laurent Dubois, Pierre-Yves Lambert, à son successeur dans les pages de notre *Revue* (pour les *Notes de linguistique italique*) Paolo Poccetti et à l'archéologue Stéphane Verger, qui a dirigé l'UMR Archéologie l'Orient et d'Occident (CNRS-ENS) et, en tant que tel, a pu mesurer parfaitement la fécondité des interactions entre philologie et « terrain » : Michel Lejeune, sur le chantier de fouilles en domaine osque de Rossano di Vaglio, collabora étroitement, jusqu'à la cosignature, avec l'archéologue en charge des fouilles, Dinu Adamesteanu (cf. n^o^ 88, de 1971)… Les spécialités académiques de cette équipe éditoriale reflètent donc assez exactement l'amplitude des curiosités de Michel Lejeune, qui, helléniste et dialectologue, élargit après la guerre ses centres d'intérêt à l'Italie pré-latine, puis au monde celtique – il est à l'initiative du *Recueil des inscriptions gauloises* (RIG), qui parut à partir de 1985 – et ibérique, tout en promouvant la jeune philologie protogrecque de l'écriture linéaire B, et en assurant, avec Claude Brixhe, la publication d'un corpus des inscriptions paléo-phrygiennes. Lejeune était certes spécialiste de linguistique indo-européenne, mais pas comme d'un objet constituant sa fin en soi ; il a durant toute sa carrière privilégié la dimension « aval » de cette langue qui constitue, jusqu'à l'improbable apparition d'un témoignage textuel, surtout un artefact scientifique, le plus brillant, le plus intelligent sans doute, mais dont le cadre de diffusion et le mode de fragmentation restent mystérieux quand on entre dans l'histoire.

Le recueil se présente(ra) sous la forme d'une impressionnante série de volumes in-quarto d'un très bel aspect sous l'élégante couverture crème de l'éditeur. Il est organisé de la manière suivante :

vol. I : I. Notes biographiques ; II. Alphabets et écritures. Thèmes généraux, contacts et adaptations ; III. Problèmes généraux du langage et des langues ; parcours de la linguistique ; figures de savants ; IV. *Italica* : 1° thèmes généraux ou communs à plusieurs langues – vol. II : *Italica*, suite : 2° latin 3° osque et ombrien (phonétique et phonologie, grammaire et lexique, onomastique, édition et analyse des textes, le sanctuaire lucanien de Rossano di Vaglio) – vol. III : *Italica*, suite : 4° vénète (histoire de la recherche, écriture et phonétique, édition et analyse des textes) – vol. IV : *Italica* 4° vénète, suite et fin (grammaire, lexique, onomastique) 5° messapien ; V. Langues de la Sicile ancienne ; VI. Langues non indo-européennes : 1° étrusque ; 2° rétique ; VII. Autres langues non indo-européennes ; VIII. Langues de la péninsule ibérique ; IX. *Celtica* : 1° thèmes généraux ou communs à plusieurs langues ; 2° lépontique – vol. V : *Celtica*, suite : 3° gaulois (grammaire, lexique, onomastique, éditions et analyses de textes) – vol. VI : X. Langues du milieu égéen : 1° mycénien ; 2° grec ; 3° phrygien – vol. VII : XI. Comptes rendus – vol. VIII : Comptes rendus, suite ; XII. Écrits inédits ou posthumes : (n^os^ 635-645) ; XIII. Correspondance scientifique.

Les six premiers volumes sont l'objet d'une organisation thématique, choix judicieux qui permet de suivre en continu l'évolution, dossier par dossier, de la recherche et de la pensée de Michel Lejeune. On n'y trouvera « que » (!) les textes parus individuellement, pour eux-mêmes. Dès lors qu'ils ont été ultérieurement repris dans une monographie ou une publication sérielle, ils sont écartés, sauf si la première version était substantiellement différente : ainsi de « La phonologie : l'exemple des labiovélaires », de 1980, repris dans la quatrième série des *Mémoires de philologie mycénienne*, de 1997, qu'on retrouvera comme n° 254 dans le sixième volume.

La « granulation » de l'exposition est idéale, assez fine pour provoquer des effets de résonnance entre sujets et domaines linguistiques, et assez respectueuse de la lisibilité du traitement par Lejeune des grands champs de recherche, ce qui est décisif pour une consultation scientifique spécialisée. On regrettera toutefois le fait qu'il est relativement difficile de circuler dans cette somme. Les articles sont reproduits sous une forme anastatique : le choix s'imposait en particulier pour les plus anciens (nous pensons par exemple au n° 1, « Le langage et l'écriture », fourni à une encyclopédie Quillet en 1934, qui est agrémenté de nombreuses photographies, de schémas et de cartes) ainsi que dans les cas, assez nombreux, où Michel Lejeune avait inséré dans le texte un de ces croquis qu'il dessinait aussi au tableau devant ses étudiants de l'EPHE ; toutefois, la pagination originale n'a pas été conservée. Par ailleurs, et peut-être surtout, la numérotation et le référencement des articles, présentés complètement pour l'ensemble des six premiers volumes au début du premier, puis partiellement (le numéro d'ordre seul) dans les sommaires paginés de chacun des quatre volumes aujourd'hui publiés, ne sont pas repris en note au début des articles, voire dans les titres courants des pages paires, où figure un rappel de la section thématique (I à XIII) dont relève le texte. Cette absence impose un double report au sommaire général d'abord, pour dater et situer l'article (quelle revue ? quelle publication ?), et ensuite au sommaire propre au volume pour y trouver précisément le numéro de page : autant d'étapes ne favorisant pas la prometteuse « errance dirigée » à laquelle incitent les recueils aussi constamment riches que celui-ci…

D'où la grande importance des pages liminaires du premier volume. On y trouve successivement le sommaire (« table des matières ») paginé puis, après la très courte préface des éditeurs et une *tabula gratulatoria*, le sésame bibliographique, p. XIX-XLIV : une liste des textes repris, d'abord les articles (le volume II commence avec le n° 51, le III au n° 98, le IV au n° 142), répartis par thèmes puis chronologiquement au sein des différentes rubriques, puis les comptes rendus (n^os^ 296 à 634), qui seront publiés apparemment selon leur seul ordre chronologique de parution, de 1932 à

1994. Les textes inédits et posthumes (ajouter le *h*) occuperont les rangs 635 à 646. Enfin, la correspondance scientifique, s'étendant de 1955 à 1992, sera spécialement attendue des historiographes. La bibliographie chronologique (hors comptes rendus) établie par Pierre SWIGGERS en 1993 (dans *Michel Lejeune. Notice biographique et bibliographique* : Louvain, Centre international de dialectologie générale), bien qu'incomplète des textes les plus récents, est heureusement ajoutée (p. XLV-LXXI) : elle permet de situer ses productions dans l'activité scientifique de LEJEUNE, et une table de concordance, chichement unidirectionnelle (n° d'ordre 2018 → n° d'ordre 1993) toutefois, permet son exploitation dans le cadre de la présente édition.

Une telle entreprise assume de publier dans la masse des articles périmés : personnellement, nous nous souvenons que le vieux maître, lors de ses cours du vendredi matin à l'EPHE, à la fin des années quatre-vingts, soulignait lui-même, à propos du plomb de Pech-Maho, l'obsolescence de ses *Celtiberica* de 1956, et conseillait à ses auditeurs amusés de *ne pas* les consulter. Cette souriante admonition révélait une conscience aiguë de la progression collective du savoir, les connaissances n'étant jamais figées, mais toujours susceptibles d'une avancée qui peut consister en un accroissement quantifiable de celles-ci, coordonné à une réduction sensible des zones d'ombres – ainsi des marques désinentielles ou personnelles du gaulois : cf. les « Notes d'étymologie gauloise » 1977, n° 195 – mais aussi être le fait d'un nouveau regard sur tel ou tel problème. Dans le domaine de la linguistique ibérique, les travaux de Javier DE HOZ ou Jurgen UNTERMANN imposèrent dans « D'Alcoy à Espanca : réflexion sur les écritures paléo-hispanique » (1993, n° 188) un regard renouvelé des « Épigraphies sud-hispaniques » (1963, n° 183) sur l'épigraphie ancienne de la Péninsule, avec des conséquences aussi bien sur la lecture de la table de bronze de Botorrita que sur l'humble contrat commercial sur plomb trouvé dans la lagune de Pech-Maho (1989, n° 285). Emblématique du souci d'*aggiornamento* du savant, la mise au point « L'élyme, trente ans après » (1990, n° 167). L'analogie s'impose avec Georges DUMÉZIL, son aîné de dix ans, auquel LEJEUNE est finalement comparable, *mutatis mutandis*, tant pour l'ampleur de ses travaux que pour le dévoilement d'une pensée qui évolue et le reconnaît.

Le *Précis d'accentuation grecque*, paru en 1945, avait donné le signal, si l'on peut dire, pour la seconde partie de la carrière de Michel LEJEUNE. La dilatation de la réflexion de Michel LEJEUNE aux autres langues du bassin occidental de la Méditerranée, et au monde égéen puis phrygien, se coule en effet dans le creuset d'une *technique d'exposition méthodique*, aussi rigoureuse dans son architecture que précisément formulée. C'est ce qui caractérise le Précis, aussi complet que bref – soixante pages. Tous ceux qui eurent et ont à préparer le thème grec d'agrégation ont éprouvé, éprouvent à l'égard de son auteur une reconnaissance étonnée de l'aisance avec laquelle se fixent, au long d'un cheminement très construit, les subtilités de l'accentuation attique, exposées avec une méthode implacable, selon une logique interne dont saisir les rouages est le gage d'une maîtrise prompte et définitive de l'ensemble. Avoir les idées claires sur une l'information, dégager le problème et poser les bonnes questions, voilà des clefs de la méthode si souvent utilisées par Michel LEJEUNE. D'où, pour commencer, une réflexion approfondie sur l'usage de l'écriture. Entrer dans les langues anciennes, spécialement celles de *frammentaria attestazione*, pour reprendre le titre de la collection abritant cette somme, est suspendu à une appréciation correcte de l'usage fait des signes qui nous en gardent la trace. De quel exemple disposait *a priori* un autochtone de l'extrême sud-ouest de la Péninsule ibérique, dans l'arrière-pays de Tartessos, pour noter la langue qu'il parlait, et éventuellement susciter une communication écrite avec les hommes du nord, Ibères ou Celtibères ? Voilà la question primordiale : esquisser une réponse, c'est s'engager dans le chemin de la compréhension *par l'intérieur* du système d'écriture

qui sera mis en place, et qu'on aperçoit sur le lettrier d'Espanca (cf. vol. IV, p. 2767 et suiv., extrait d'une conférence faite à l'âge de quatre-vingt-cinq ans !). La même question doit être posée pour les celtes précocement établis au nord-ouest de l'Italie actuelle, pour les Bruttiens ou pour les Phrygiens. Avec une pareille mise en situation, le sens d'investigation devient parfois réversible, et ouvre aux successeurs du maître des champs d'investigation prometteurs : c'est ainsi que les travaux de Jean Hadas-Lebel, par exemple, peuvent identifier en étrusque le modèle de ce que calque le terme latin *res publica*, si singulier dans une langue indo-européenne où c'est normalement ***touteH2*** qui s'impose (cf. *REL* 93, 2015, p. 29-41). Une anabase similaire constituait déjà le cœur de l'article « Procédures soustractives dans les numérations étrusque et latine » (1981, n° 59)…

Ampleur, clarté et lucidité intellectuelle caractérisaient la production de Michel Lejeune. La *Notice bibliographique* établie par Pierre Swiggers faisait apparaître l'étendue de la maîtrise d'un savant capable de livrer successivement, en 1974, un article sur l'épigraphie indigène du Bruttium (n° 79), un sur l'inscription de Botorrita (n° 184), un autre encore sur un plus modeste graffite finistérien (n° 215), une présentation du grec (n° 281) et enfin le *Manuel de la langue vénète*. Le monument éditorial en cours de publication nous invite à profiter en détail des enthousiasmantes leçons de méthode du maître : lecture hautement recommandée.

Guillaume Bonnet.

Miriam T. Griffin, *Politics and Philosophy at Rome. Collected Papers,* éd. Catalina Balmaceda : Oxford, Oxford University Press, 2018, 775 pages.

Cette somme d'une œuvre de recherche centrée sur l'historiographie du Haut Empire et sur la politologie romaine, de la génération cicéronienne à l'époque antonine, est placée sous le patronage posthume de R. Syme, auquel est consacrée (n° 23, p. 320-suiv.) une riche « Obituary ». L'ensemble comporte nombre d'articles et conférences publiés, et une section, très limitée d'« Unpublished Lectures ». On a distingué trois parties, I et II, consacrées à l'histoire romaine et à l'historiographie romaine, III, plus copieux (titres 26 à 50), traitant de problèmes « philosophiques et politiques », de Cicéron à Pline le Jeune.

La section républicaine contient une rétrospective minutieuse des « lois judiciaires » antérieures à Sylla (p. 26-suiv.), et une bonne prosopographie du tribun Cornelius (p. 64-suiv.). Dans l'histoire impériale, on relèvera l'essai 8 (« *Urbs Roma*, *Plebs* and *Princeps* » [p. 73-suiv.]), qui prolonge l'étude antérieure, très « classique », sur la politologie cicéronienne : l'étude du pacte social entre le prince et la plèbe, base du « césarisme », juste dans ses grandes lignes, citant *RG*, 5, 2, sacrifie toute la section évergétique du Mémorial ; il faut réintégrer l'aspect « annonaire » dans la crise frumentaire du Haut Empire, que l'auteur perçoit très bien ailleurs, pour l'encadrement historique du *De breuitate uitae* sénéquien (art. 27). L'étude sur « The elder Seneca and Spain », nourrie des *Controverses et Suasoires*, dégage bien le processus culturel de la romanisation. En revanche, malgré la dévotion de Griffin pour R. Syme, les études sur *Tacitus Tiberius and the Pricipate* (n° 9, p. 134) et *Claudius in Tacitus* (n° 14, p. 209-suiv. – dans la section historiographique), la seconde surtout, antérieure au Colloque *Claude de Lyon* (1991), justes dans la « narrative », souffrent un peu d'un manque de profondeur psychologique : on aperçoit mal la personnalité des deux princes, avec leurs complexes et leur pathologie (pour le second). La bonne analyse d'*Ann*., XII, 60, explicite les problèmes de droit public et de judicature ; elle est confortée par le pap. BGU 611 (discours du prince),

notamment pour l'extension des décrets du préfet d'Égypte (= *Digeste*, I, 17). Mais on néglige la sous-évaluation de la personnalité intellectuelle du prince érudit : on la retrouve dans la brève mention de la *laudatio* d'*Ann.*, XIII, 3, de 54 p.C ; dans le même ordre de remarques, l'exégèse de la Table Claudienne de Lyon, confrontée avec la version tacitéenne de l'*oratio principis* (p. 172-suiv.). La bonne étude de la « recomposition » du discours n'élude pas l'énigme : pourquoi la digression étrusco-logique est-elle biffée par un historien qui a rencontré auparavant (*Ann.*, IV, 65) la tradition sur les rois toscans de Rome ? M. T. Griffin a eu raison de souligner la prédilection de Claude pour l'exemple gaulois ; on pourrait aussi se demander si le « topos » de l'innovation permanente ne vient pas du dictateur César : voir Salluste, *Cat.*, 51, 37-suiv. Le long article sur « The Roman Critique of Roman Imperialism », (p. 263-suiv.), balise un trop vaste espace, de la génération cicéronienne à l'époque antonine, et reste forcément partiel, qu'il s'agisse de l'apport de la politologie aristotélicienne (voir le lien avec la lettre *Ad Quint. fr.* I, 1, citée sans analyse), ou de l'autocritique – limitée – des « historians » (p. 268-suiv.), Salluste étant omis et les discours impérialistes de Cicéron négligés, tout comme la lettre VIII, 24 de Pline (à Maximus, sur le gouvernement de l'Achaïe) ; je crois avoir suggéré la complexité des problèmes dans « La conception de l'État et de l'Empire… », *ANRW*, II, 30, 1, 1982, p.1-73, *passim.* Dans le dossier critique de l'impérialisme, très riche chez Tacite, l'évergétisme et la « providence » impériale jouent un rôle important pour l'Asie romanisée, à preuve la correspondance de Pline avec Trajan, cf., dans le recueil, la contribution n° 19 (« Pliny's Letters… », p. 287-suiv., surtout p. 293-suiv.).

D'une manière générale, on s'étonne un peu qu'un recueil aussi riche soit tellement centré sur la bibliographie anglo-saxonne qu'il néglige les apports d'*ANRW*, surtout pour la « philosophie » : ainsi pour la philosophie de Tacite, simplifiée à l'extrême dans 11. « Tacitus as Historian » (p. 161-suiv.) (simple mention d'*Ann.*, VI, 22, aux p. 161-165, avec l'interrogation dubitative « A Philosophy of History » ?) : voir J.-M. André, « Tacite et la philosophie », *ANRW*, II, 23, 4, 1991, p. 3101-suiv.

On arrive à la riche partie III, dont l'unité thématique se résume par « Philosophy and Politics ». La majorité des articles concerne les relations idéologiques de Cicéron et de Sénèque ; il s'agit d'une idéologie en relation avec la politique contemporaine : d'une politologie gréco-romaine cohérente. Se distinguent dans cette section quelques études spécialisées de philosophie antique, sur le corpus cicéronien ; sur le cynisme ; sur la doctrine peripatéticienne de l'amitié, etc.

L'étude des doctrines philosophiques et de leur assimilation s'encadre dans un essai sur « The intellectual Developments of the Ciceronian Age » (n° 32, p. 432-suiv.). Si la génération de Varron et de Cicéron est essentielle pour l'intégration de la science grecque, philosophie comprise (la thèse de C. Lévy est citée, et peu utilisée), le processus a commencé au second siècle avant notre ère, et cette « hellenization » est retracée de manière sommaire (III, p. 437-suiv.), parce qu'on n'interroge pas *Le Siècle des Scipions* de P. Grimal, et que le bilan des « écoles », inégal, et un peu diffus ailleurs (p. 343-suiv.), valable pour le pythagorisme, superficiel pour *The New Poetry*, faute de connaître la bibliographie italienne, 1) domine mal le long débat entre le mos *maiorum* et la *disciplina transmarina* ; 2) ne fait pas un inventaire systématique des « genres ». Pour le pythagorisme, comme pour le cynisme, même nuance : ces « mouvements » sont suivis dans leurs avatars diachroniques jusqu'à Lucien et au stoïcisme impérial (n° 34 : « Cynicism and the Romans… », p. 475-suiv.), mais la spécificité de l'intégration romaine apparaît peu : notamment le rôle essentiel de l'école sextienne, négligée ; on sous-estime la résistance constante du civisme et du communautarisme romain à cette école diffuse, et anarchique.

La diffusion sociologique des doctrines est bien illustrée par plusieurs articles, notamment sur les Pline : « The Elder Pliny on Philosophy » (p. 648-suiv.), et « The

Younger Pliny's Debt to Moral Philosophy » (p. 611-suiv.) ; riches de prosopographie, comme toujours, ces études ne proposent pas des conclusions très nettes. On relèvera aussi l'étude sur la doctrine « sociale » de l'amitié, et sur l'assimilation des préceptes péripatéticiens – capitaux pour le *De amicitia* cicéronien (p. 495-suiv. : « From Aristotle to Atticus : Cicero and Matius on Friendship »). L'auteur note bien que dans cet épisode, où l'épicurisme de Matius paraît en cause, comme dans l'évocation du cénacle épicurien de Pison (p. 551), le phénomène de stricte obédience prime les données de solidarité politique ; reste que l'originalité théorique de l'épicurisme campanien, éclairée par la riche production de Philodème, est quelque peu diluée dans la prosopographie.

Il convient de remarquer, illustrant la diversité du recueil, les études consacrées aux dialogues de Cicéron : à leur composition et à leurs sources. Très classiques, elles soulignent, pour les *Academica*, les phases successives de la conception et de l'élaboration, en fonction des choix, politiques, idéologiques, voire littéraires des locuteurs (p. 510-suiv.) ; le travail interfère avec la composition des 5 livres du *De Finibus,* et M. T. Griffin a répertorié, dans l'Appendice A, tous les repères chronologiques de la Correspondance – textes bien connus, et analysés depuis longtemps par R. Hirzel et M. Ruch (dont on peut regretter l'absence dans la bibliographie). L'article sur le *De officiis,* récent (2011), tient compte de l'édition Testard, mais néglige, pour l'aspect « doctrinaire », l'apport essentiel de M. Pohlenz.

Il est difficile de conclure valablement sur cette somme monumentale, sur la bonne exploration des interférences entre la politique, la biographie et l'idéologie, grecque et romaine ; marquée par une assimilation sélective et critique, cette histoire du comparatisme culturel qui domine les travaux de M. T. Griffin, facile à consulter, rendra les plus grands services aux chercheurs.

Jean-Marie André.